GEORGES VERDÈNE
ENVOYÉ SPÉCIAL DU JOURNAL "Le Temps"

Je reviens d'Allemagne,





PARIS
PAYOT & CIE

4me MILLE

1 Fr.

Je reviens d'Allemagne.

GEORGES VERDÈNE

ENVOYÉ SPÉCIAL DU JOURNAL « Le Temps »

Je reviens d'Allemagne

Articles parus dans le *Temps*
et en partie dans le *Journal de Genève*.



PARIS
LIBRAIRIE PAYOT ET Cie
46, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 46

EN ALLEMAGNE

Munich, novembre 1914.

On m'avait dit, avant le départ : « Faites attention ! La peur des espions possède les Allemands ! » Je n'ignorais certes pas qu'un pays en état de guerre est obligé de veiller à ses frontières, mais je ne croyais pas que la surveillance fût aussi sévère. Elle est impitoyable et revêt les formes d'une brutale inquisition et d'une soupçonneuse hostilité contre tout étranger, même s'il appartient à un Etat neutre. Déjà sur le bateau qui traverse le lac, de Romanshorn à Lindau, des policiers, mêlés aux voyageurs, dévisagent chacun, l'évaluent, le pèsent du regard, fouillent ses bagages d'un œil mauvais, écoutent, observent, notent et s'efforcent même à provoquer des appréciations sur la guerre. Malheur à celui que sa sympathie pour la France incite à douter du succès des Allemands ; il est suspect.

Sur le quai de Lindau, une douzaine de personnages en civil et en uniforme attendent les voyageurs comme une proie. Ils épluchent les passeports, les feuillettent, les retournent, les flairent et,

dans leurs gestes, on sent le regret de n'avoir pu démasquer l'espion, l'ennemi. Puis ils questionnent ; leur parole est brève, dure comme un coup de marteau :

— D'où venez-vous ? Où allez-vous ? Que venez-vous faire en Allemagne ? Votre voyage est-il d'une nécessité urgente ? Avez-vous de l'argent ? Combien ? En or, en argent, en billets ? De l'or ? Changez-le tout de suite ! Avez-vous des lettres ? Montrez. Quelqu'un peut-il répondre pour vous en Allemagne ?

Il faut beaucoup de patience et un certain empire sur soi-même pour subir cet examen.

Et puis voici le train de Munich. Les barrières de la gare sont encore fermées ; on attend. Les voyageurs se pressent sur le quai encombré, et dans cette foule on sent peser sur soi l'œil soupçonneux des policiers. En voici deux qui s'approchent et l'interrogatoire recommence :

— Vous n'êtes pas Allemand ? Montrez votre passeport. Que venez-vous faire en Allemagne ? Ne seriez-vous pas par hasard un journaliste ?...

Dans le train qui s'ébranle, l'obsession se dissipe ; le wagon est plein de femmes qui reviennent de France ; elles y vivaient modestement, comme domestiques ou comme employées, ou comme « anges gardiens » ; elles furent internées. Elles se plaisaient à Paris et se vengent d'y avoir bien vécu en outrageant la France ; elles racontent d'immon-

des histoires ; elles auraient échappé aux pires dangers ; elles auraient maintes fois manqué d'être violées par la foule.

Leur haine s'exhale en menaces puériles ; elles rêvent d'un retour au bras d'un soldat, dans ce Paris soumis enfin par l'empereur victorieux. Et, par gloriole, elles échangent entre elles des phrases d'argot qui sonnent durement dans leurs bouches tudesques. Des soldats les écoutent, béants d'admiration...

Munich ! Une aube grise est sur la ville ; les faubourgs sont plongés dans une brume enfumée. Le train longe des baraquements de prisonniers français. Par escouades, les hommes travaillent sur la voie, sous l'œil morne des soldats coiffés de la casquette de cuir du landsturm. Ces prisonniers ne paraissent pas malheureux.

La gare de Munich est houleuse et encombrée. Dès la descente du train, après une dernière et insidieuse inspection des passeports, on se heurte à la foule. Des soldats en tenue de campagne se hâtent vers les trains qui les emporteront en Belgique, aux tranchées, à la mort peut-être ! Dans le hall immense de la gare, on ne voit que cette couleur terne des uniformes et des casques à pointe recouverts de leur housse.

En temps ordinaire, Munich est une ville activement tranquille. La foule n'est point turbulente ni empressée, et on peut flâner sur les trottoirs

sans être bousculé. Aujourd'hui, l'élément militaire domine ; les rues ont une animation fiévreuse ; la ville est pleine de troupes. La réserve, hâtivement concentrée, s'apprête à partir pour le front. Le landsturm, accouru de toutes les campagnes, emplit les rues et les places. On ne voit que des soldats ; le civil disparaît dans cet envahissement terne des uniformes. Des bottes éperonnées sonnent sur l'asphalte. A chaque instant, un détachement de troupes débouche d'une rue avec une allure pesante et cadencée et le coup de talon sec qui claque sur les pavés.

Et voici de longs convois de recrues coiffées déjà de la casquette plate, mais ayant encore les vêtements civils. Des sous-officiers les encadrent et les conduisent. On les a parqués dans les écoles, dans les salles de bal des faubourgs, et on les emmène au champ de manœuvre comme un troupeau. Ces jeunes gens — il en est de si jeunes qu'on dirait des enfants — ont une allure gauche et maladroite ; l'abus du pas de parade leur casse les jambes et les abrutit de fatigue ; ils marchent sans grâce et sans entrain... Des moutons ! La foule, cependant, les regarde avec complaisance et fierté. Ils représentent la jeune force de l'Allemagne, celle qui doit achever l'œuvre des aînés et conquérir Paris. Car aucun Allemand ne doute plus. La victoire allemande est un axiome intangible, une loi mathématique. Encore un peu de temps...

Le Français use ses dernières forces ; derrière ses armées, la faim menace et la révolution gronde. Déjà l'armée est épuisée, sans vêtements, sans vivres, sans souliers. Quand *il* daignera, l'empereur repoussera ces soldats... « *die armen Franzosen!* » et prendra Paris. Et les Anglais exécrés, après avoir poussé les Belges à se défendre, après avoir lancé la France sur l'Allemagne pour tirer quelques marrons de cet incendie, les Anglais connaîtront enfin le poids du gant de fer allemand. Quant aux Russes, le général Hindenburg les bat tous les jours un peu plus et ils fuient, pauvres lapins apeurés, devant le casque à pointe. La glorieuse Autriche et l'invincible Allemagne, unies dans une fraternité solennelle d'armes et de race, domineront le monde !

C'est leur conviction profonde. A quelque rang qu'il appartienne, riche ou pauvre, bourgeois, ouvrier, négociant, artiste, tout Allemand est sûr de la victoire. Rien d'ailleurs ne peut jeter un doute dans son esprit ; chaque jour, les journaux annoncent une victoire nouvelle ; chaque jour, les suppléments décrivent les milliers de prisonniers faits aux ennemis, les centaines de mitrailleuses, les innombrables canons, le butin merveilleux conquis sur tous les fronts. On sait bien, n'est-ce pas ? que Verdun est pris et qu'une armée allemande bloque Paris ; on sait bien que « notre » Hindenburg a isolé Varsovie et menace Petrograd ; on sait bien

que « nos » aviateurs ont jeté des bombes sur Douvres et sur Londres et qu'un Zeppelin a laissé choir récemment dix grenades sur Paris ; on sait bien que les Russes se rendent par milliers pour échapper au knout de leurs officiers ; on sait bien qu'il y a 400 000 prisonniers français en Allemagne, 100 000 Anglais, 200 000 Russes, et que les pauvres Français n'ont presque plus de canons.

— Voyez-vous, me disait un grand commerçant de la Neuhauserstrasse, les Français ont commis une grosse erreur en prêtant leur argent à l'étranger. Ils n'en ont plus, à présent, et ils ne pourront soutenir la guerre, tandis que nous autres, Allemands, nous avons été plus malins; nous avons gardé notre argent chez nous et nous en avons beaucoup, beaucoup !

Oui, mais... pourquoi les coupures de 2 marks, de 1 mark, de 50 pfennigs ?

— Nous n'avons pas fait de moratoire, nous autres Allemands, et notre situation financière est merveilleuse (*wunderbar*). Nous avons des provisions pour des années et rien n'a augmenté chez nous.

Oui, mais... pourquoi la cherté du thé, pourquoi le rationnement de la viande, pourquoi le rationnement du pain, pourquoi la rareté du caoutchouc, du cuivre, du pétrole ?

— Nous avons à lutter sur deux fronts et cependant voyez combien de soldats encore dans les

rues. Nous avons des réserves immenses et nous avons assez de soldats pour lutter contre toute l'Europe, au besoin.

Oui, mais... pourquoi l'instruction hâtive des recrues qui marcheront au front six semaines après leur entrée en caserne? Pourquoi la levée du landsturm non armé, destiné au front, lui aussi? Pourquoi l'appel des classes âgées, des barbes grises et des ventres obèses?

Et devant l'hôtel de ville de Munich, je me suis arrêté à contempler ce palais majestueux, trop neuf dans sa splendeur gothique, trop lourd avec ses chevaliers de pierre, armés et cuirassés, cependant que le carillon égrenait une mièvre mélodie et que tournaient, là-haut, les automates de l'horloge. Et je pensais à la douleur qu'ils éprouveront, ceux de Munich, le jour des justes expiations.

DE MUNICH A BERLIN

Berlin, novembre 1914.

C'est dimanche. Munich s'est éveillée au son des cloches. Il fait un temps radieux. La foule a envahi les églises aux grands vitraux anciens, où elle va demander au Dieu allemand qu'il donne la victoire. Après la messe, les prêtres, du haut de la chaire, fulminent contre Albion, et ils ordonnent au Seigneur de châtier durement sa superbe. Leur prêche haineux tombe comme une masse sur les fidèles. « Nous n'avons qu'un seul ennemi, l'Anglais ! » disent les prêtres. Et le peuple répète : « Nous n'avons qu'un seul ennemi ! » D'un bout à l'autre de l'Allemagne, c'est le même cri de fureur et de rancune. On leur a tant répété, aux Allemands, que c'est à l'Angleterre qu'on doit la guerre, la souffrance et les deuils, que rien ne peut ôter de leur esprit cette conviction empreinte désormais comme dans du métal. J'ai entendu prêcher un curé ; c'était un gros homme obèse et replet ; il avait l'aspect, dans sa chaire, de ces bu-

veurs de bière boursoufflés dont les *Lustige Blätter* ont répandu la caricature.

« *Gott ist mit uns* (Dieu est avec nous), clamait-il en tapant avec ses poings lourds sur le rebord de la chaire, et les ennemis de l'Allemagne sont les ennemis de Dieu. Notre mission allemande sur cette terre est de détruire les ennemis de Dieu. Personne ne peut vaincre l'Allemagne, parce qu'elle est sous la protection spéciale du Seigneur. Que meure la France, que disparaisse l'Angleterre, que soit anéantie la Russie, c'est la volonté de notre Dieu, de notre Dieu allemand ! »

Et les fidèles, satisfaits et confiants, sortent des nefs aux grands vitraux anciens. Leur foule déborde dans les rues étroites, pour envahir bientôt les brasseries aux boiseries ornées de têtes de cerfs, où coule à flots la brune bière mousseuse et parfumée.

Cette ville endimanchée n'a point perdu son caractère, et si l'on ne voyait tant de soldats dans les rues, on pourrait douter que la guerre sévit. Toute la ville se promène sous le gai soleil de novembre. On veut voir les soldats qui vont par bandes, fagotés dans leur grand manteau aux plis raides, à pas lents et lourds, en tapant du talon. Parfois, on aperçoit un blessé convalescent, son bras en écharpe, qui promène sa femme ou son amie. Et des femmes en deuil passent lentement et suivent les soldats d'un long regard triste. Et ce sont aussi

de longs convois de recrues, presque des enfants, que des sous-officiers conduisent aux baraquements. Et parfois on voit, dans un groupe de soldats, un vieux monsieur qui gesticule et qui leur ouvre tout grand son étui à cigares. Des gosses, coiffés de casquettes militaires, saluent gravement l'officier qui passe, et l'officier répond d'un signe de tête.

Tous les magasins sont demeurés ouverts. On s'arrête surtout devant les vitrines des libraires, des marchands de tableaux et des papetiers. Ces étalages parlent de la guerre avec une violence de couleurs qui retient le regard. Partout, des portraits de l'empereur, au fusain, à l'huile, au pastel, au crayon, à la sanguine ; et des effigies du kronprinz, photographié seul, à cheval ou à pied, ou avec la princesse Cécile sa femme, ou avec sa tribu d'enfants. Et puis toute la théorie des généraux qui commandent les armées ; et encore les vieux de 1870, Moltke, Bismarck, Guillaume Ier, Frédéric-Guillaume, en toile, en bronze ou simili-bronze, en stuc, en carton-pâte. Et enfin des images de la guerre, d'affreuses enluminures qui représentent des soldats allemands entrant en vainqueurs dans des villes, cependant que des Français achèvent de mourir sous leurs pieds ou fuient au loin dans un envol éperdu de pantalons rouges. Et partout, partout, les couleurs nationales rouge-blanc-noir, des faveurs accrochées au coin des cadres, des banderoles portant en lettres d'or : « *Viel Feinde, viel*

Ehre !» (Beaucoup d'ennemis, beaucoup d'honneur !) Vieille devise germanique, vieux sentiment primitif et incorrigible chez l'Allemand.

Les promeneurs s'écrasent devant ces vitrines et échangent leurs impressions ; à les entendre, quelle tristesse pour un cœur français ! L'unanimité des sentiments réunit cette foule. On sent qu'elle n'a qu'une âme, l'âme allemande, brutale, féroce, obstinée, convaincue de sa force, convaincue de sa supériorité, croyante en sa mission de dominatrice des races. Vous ne saviez pas le mal que vous faisiez, Gobineau, lorsque vous écriviez votre *Essai sur l'inégalité des races humaines*, sur quoi les Teutons ont fondé la légitimité de leur odieux pangermanisme ! Contemplez votre œuvre, vous, Gobineau, vous, Lapouge, vous, Chamberlain : les flots de sang qui coulent sur les champs de Flandre, de France et de Pologne, parmi les incendies, les meurtres, les viols, les écroulements de cathédrales et la dévastation des pays !

* * *

Les cafés sont envahis ; on se presse autour des tables rondes ; on est là en famille ; la fumée des cigares monte en buée bleue vers les plafonds aux caissons surchargés de dorures. Le bruit des conversations fait un bourdonnement continu où se mêlent le froissement des journaux, le choc des verres sur le marbre des tables et les appels des

sommelières criant leurs ordres aux garçons de l'office. Dans chaque groupe, on ne parle que de la guerre, et le journal en main, les hommes font de la stratégie : les armées de l'empereur sont là et là ; elles avancent ; c'est le *Berliner Tagblatt* qui l'affirme ; donc, c'est vrai. Et il est évident que les Français sont battus partout et que « notre kaiser » entrera dans Paris tel jour ; les «Russ» aussi sont battus ; «notre Hinderburg» en a fait une marmelade à Varsovie ; et les «English», ça n'existe pas ; Ils tremblent à Londres, parce qu'un beau matin les cent cinquante Zeppelins qu'on prépare débarqueront quelque part, en Angleterre. Et «notre *Emden* »! Il a tenu tête à toute leur flotte et elle sera balayée d'un seul coup quand le prince Henri donnera l'ordre aux cuirassés du canal de Kiel de se ruer dans la mer du Nord.

Je feuillette distraitement le *Berner Bund ;* non loin de moi, un Italien lit le *Corriere della Sera* ; nos regards se croisent et nous avons tous les deux le même sourire ; les fanfaronnades des voisins ne nous offusquent plus, elles nous amusent et nous nous comprenons.

Je me mêle aux conversations.

— Vous paraissez certains de la victoire ; mais vous vous battez sur deux fronts et les Français sont forts, les Russes aussi...

— Les Français ! Ont-ils eu un seul succès depuis

le début de la guerre? Toujours ils ont reculé devant nous...

— Mais votre retraite de la Marne!

— Retraite? Jamais les Allemands ne battent en retraite. Mouvement stratégique, oui, mais pas retraite.

— Ah! très bien. Mais alors, pourquoi, depuis six semaines faites-vous tant d'efforts pour atteindre Calais?

— Mais parce que... D'ailleurs nous y serons quand nous voudrons, à Calais; notre empereur l'a ordonné et ce sera comme l'empereur le veut. Si l'empereur l'avait bien voulu, nous serions déjà à Paris.

— Fort bien. Mais croyez-vous que les Français vous auraient laissés faire?

— *Die armen Franzosen!* Les pauvres Français! Mais le soldat allemand est invincible, monsieur, aussi vrai que j'avale ce verre de bière. A votre santé!

— Est-ce que les prisonniers sont bien traités en Allemagne? On dit, en France, que vous les maltraitez, qu'ils ont faim et froid...

— Au contraire, nous traitons très bien les Français. On leur a construit des baraquements chauffables et ils reçoivent l'ordinaire des soldats allemands. Sans doute, ils souffrent d'être prisonniers,

mais ils ne sont pas malheureux chez nous, les Français.

— Et les Anglais?

— Oh! ceux-là !... *Il y a longtemps que nous ne faisons plus de prisonniers anglais !*

Et mon interlocuteur, un riche bourgeois, a dans les yeux un éclair de haine, de la haine effroyable qui possède toute l'Allemagne contre les Anglais. Plus de prisonniers !

— Oui, on les fusille dès qu'on les prend et on achève les blessés ; il faut les détruire.

Cependant, des soldats qui ont entendu protestent avec énergie. « Non, ce n'est pas vrai, me disent-ils, nous ne tuons pas les prisonniers anglais, ni les blessés ; hors de combat, les Anglais ne sont plus des ennemis et on les traite comme les autres prisonniers ; d'ailleurs, me dit un sous-officier de uhlans, *nous faisons très peu de prisonniers anglais parce que nous ne pouvons jamais les surprendre !* »

Depuis quelques semaines, le sentiment des Allemands pour les Français s'est modifié. A la haine du début a succédé une sympathie qui augmente chaque jour. Les Allemands veulent bien reconnaître que les Français sont des adversaires loyaux, dignes d'eux. Malgré les excitations de l'économiste Sombart, le prestige des armées françaises a gagné les milieux militaires allemands et le respect qu'elles inspirent s'étend au populaire.

Le député Heine, en condamnant les élucubrations furibondes de Sombart, a redressé le sens critique allemand. Et dans toute l'Allemagne, on « plaint » les Français qui font courageusement la guerre et qui payeront bien cher leur fidélité à l'alliance russe. On les « plaint » parce qu'ils sont évidemment les victimes de l'astucieux égoïsme mercantile de l'Angleterre et de l'intolérable despotisme moscovite. La France et l'Allemagne devraient s'entendre ; elles se compléteraient. Que la France demande la paix ; qu'elle s'allie avec l'Allemagne ; celle-ci, généreuse, lui laissera ses frontières, sauf cependant la Champagne, et se contentera seulement d'une dizaine de milliards. Et unies, l'Allemagne et la France écraseront l'Angleterre d'abord, puis la Russie. Et pour sa récompense, la France aura l'Afrique du nord, du Maroc à l'Egypte. On prendra la Libye aux Italiens pour les punir de leur « infâme trahison ». Et l'Allemagne, riche du reste des colonies anglaises, saignera l'ours russe au cœur en lui enlevant sa Pologne.

Voilà ce qu'en Allemagne on appelle : « *Vernunft und Gerechtigkeit.* » (Raison et justice.)

* * *

J'ai quitté Munich dans la nuit ; je suis monté dans un train militaire ; les wagons étaient pleins à déborder ; les hommes s'entassaient jusque dans les couloirs. Les chants bachiques ou obscènes

alternaient avec le «*Deutschland über alles*» et la « *Wacht am Rhein* » ; tous ces hommes s'en allaient au front et ils étaient gais et bruyants.

« *Wir fahren bis nach Paris !*» (Nous allons jusqu'à Paris), me disaient-ils, dans leur ingénue conviction. On leur a dit qu'ils allaient voir la tour Eiffel. Ce sont de jeunes hommes bien portants, forts, robustes. Ils sont de la réserve et beaucoup d'entre eux ont fait deux ans de service. Ils portent tous l'uniforme gris et les bottes jaunes au talon ferré.

Leur enthousiasme bruyant rappelle la gaieté des départs pour les manœuvres ; ils n'ont pas de préoccupations et ne semblent pas se douter que nombre d'entre eux laisseront, là-bas, dans les boues de Flandre, leur corps inerte et mutilé. L'allocution de leur chef, au départ, les étreint tous encore. On leur a parlé de gloire et on leur a promis la Croix-de-Fer ; on leur a dit que Dieu était avec eux, le Dieu allemand casqué et cuirassé, qui protège l'Allemagne et hait les autres peuples.

A Nuremberg, j'ai quitté ces soldats qui s'en allaient vers la mort. Il neigeait doucement sur la vieille petite ville pleine de silence. Le rapide de Berlin était en gare, presque vide. Et dans la nuit, le train fuyait, cependant que la neige ouatait les fenêtres des wagons. Aux arrêts, des hommes couraient le long du convoi en criant : « Croix-Rouge ! Croix-Rouge ! » Et parfois, un soldat descendait,

un blessé ou un convalescent ; on l'entraînait vers la petite baraque de la Croix-Rouge; on lui donnait du bouillon ou du chocolat; on mettait dans sa poche des cigares, du pain, puis on le ramenait à son compartiment et le train poursuivait sa marche rapide.

Je suis arrivé à Berlin à la brume. Dans les rues, des camelots couraient, des journaux sous le bras ; partout des gens arrêtés, lisant avidement le dernier « *Extra-Blatt* ».

Un camelot passa près de moi en criant : « Grande victoire sur les Russes... Quatre-vingt mille prisonniers... Cent mitrailleuses... Cinquante canons conquis!... »

LA RUE A BERLIN

Berlin, décembre 1914.

Alors que la paix régnait encore dans la vieille Europe, je suis venu souvent à Berlin. J'ai eu, chaque fois, le même étonnement devant l'activité des rues, la densité de la foule et l'ordre qui présidait à la marche rapide et sûre des tramways. Dans les grandes rues du centre de Berlin, le flot des passants encombrait les trottoirs et la chaussée trépidait au passage des autobus, des taxis et des camions. On aurait dit l'animation tumultueuse de Paris, seule ressemblance d'ailleurs à laquelle puisse prétendre la ville des Hohenzollern. Et la propreté minutieuse des rues, la docilité de la foule prompte à obéir au signe impératif des agents, la marche lente mais continue des flâneurs, la raideur comique des officiers, tout cela constituait un ensemble caractéristique propre à fixer dans la mémoire une image vivante de la capitale du Nord.

Or, je m'attendais à trouver un changement profond. Quelques journaux avaient donné en teintes sombres des physionomies de Berlin ; leur imagi-

nation n'avait pu résister au désir d'esquisser les calamités que l'avenir réserve, peut-être, à l'orgueilleuse cité ; mais ils se sont trop hâtés.

Non, la capitale allemande n'est point encore morte, ni vide, ni désolée, comme on le croit. Pour un spectateur impartial, qui ne voit de la vie berlinoise que la façade, aucun changement n'est perceptible. L'animation des rues ne paraît ni diminuée, ni ralentie ; les tramways se succèdent avec la même régularité que jadis, et l'étoile compliquée de la Potsdamer-Platz, où huit lignes se croisent, se doublent et s'enchevêtrent, n'a rien perdu de son angoissante insécurité, que tempère le geste autoritaire des agents arrêtant, d'un regard ou d'un signe, les autos, les trams et les passants.

* * *

Je m'engage à pas lents dans cette interminable Leipzigerstrasse, célèbre à Berlin, parce que s'y dressent le palais des seigneurs de Prusse et les imposants magasins qui font la joie des Berlinoises, avides de profiter des « occasions » offertes par les liquidations. Les magasins, dont les hautes façades rigides s'ornent de statues à demi ébauchées, sont envahis par la foule. Des huissiers géants ouvrent et ferment les portes. On s'écrase devant les étalages. La dernière nouveauté fait fureur ; c'est une vitrine immense où l'on a reconstitué, avec des toiles peintes et des soldats en

carton, un bivouac allemand, quelque part, en Belgique ou en France. Les soldats, de gris vêtus, hauts de trente centimètres, ont des attitudes compliquées et drôles dans leur rigidité. Voici un groupe qui fume la pipe, assis sous une sorte de cahute de branchages recouverte de chaume; d'autres font la popote, et sur le feu, que constitue une poire électrique rouge, la soupe fume ; la fumée, c'est une traînée d'ouate légère qu'un fil ténu tient suspendue. Des uhlans reviennent d'une patrouille, montés sur des chevaux à roulettes ; entre eux, un paysan prisonnier, dont les mains sont liées derrière le dos. Dans un coin, à l'écart, des officiers, monocle à l'œil, étudient une carte. Et à l'arrière-plan, on voit une sentinelle dans son manteau gris, le fusil au bras, et qui regarde au loin, là-bas, où des fumées, sur la toile peinte, représentent des villages en flammes.

Cette reconstitution, amusante et grossière, empreinte d'un mauvais goût caractéristique, a un succès fou... Cent personnes s'écrasent du matin au soir, dans un espace de vingt mètres, pour admirer ce « chef-d'œuvre ». Et les mamans poussent leurs mioches au premier rang, afin de leur montrer les soldats gris qui fument la pipe.

Une vitrine voisine a un succès au moins égal ; c'est là que sont exposés les jouets de Noël, qui se balanceront bientôt aux branches du sapin vert illuminé, dans les demeures chaudes et joyeuses,

cependant que des voix d'enfants chanteront : *O Tannenbaum ! O Tannenbaum !* (O sapin ! O sapin !)

Mais cette année, les jouets des enfants allemands ne seront pas les boîtes de construction chères à notre enfance passée, ni les livres de voyages aux fantastiques images, ni les innocents lapins ou les moutons non moins angéliques. On ne leur donnera sans doute que ces casques à pointe brillants, ou ces fusils, ou ces cuirasses, ou ces petits canons qui garnissent du haut en bas l'immense étalage. La grande année de guerre (*das grosse Kriegsjahr*) est une année bénie pour les enfants, pour les garçons, bien entendu, car les filles se contenteront, comme toujours, de ménages et de poupées blondes. Déjà, dans la rue, on rencontre des bambins, hauts comme ça, vêtus de l'uniforme gris et coiffés du casque à pointe. C'est drôle et un peu ridicule, mais c'est bien allemand. Et ça l'est plus encore quand le gosse porte des lunettes pour corriger son strabisme. On dirait alors d'un vieux redevenu tout petit.

* * *

Les magasins de parfumerie paraissent un peu vides. Par patriotisme, sans doute, les parfumeurs ont enlevé les jolis flacons pleins d'essences florales, les jolis flacons de Paris, taillés comme des diamants et qui celaient, sous leurs facettes, la

quintessence des fleurs de Grasse et de Nice. Mais... le patriotisme n'a rien à faire dans cette disparition ; la guerre a joué ce vilain tour aux femmes allemandes, et elles ne répandent plus autour d'elles vos parfums délicats, célèbres parfumeurs parisiens, car ils n'en ont plus en Allemagne. Les voilà condamnées, les élégantes de Berlin, à la camelote des chimistes allemands, aux essences de houille, aux synthèses diluées dans des alcools rugueux, à ces infâmes parfums de bazar qui trahissent leur origine à quinze pas et plus...

Les magasins de modes et les tailleurs pour dames ont inauguré une ère nouvelle. Finie, la mode de Paris, indigne des femmes allemandes pleines de «*Kultur*», bonne tout au plus pour des Américaines déhanchées ou pour des Russes sans pudeur. Ils ont «inventé» la nouvelle, la grande mode de Berlin, et pour fêter cette date suprême, ils ont lancé la robe « gris de campagne » (*Feldgraue Mode*). Et toutes les femmes qui se disent élégantes et croient l'être montrent cette couleur devenue un emblème. Il ne leur manque qu'un casque à pointe sur leurs cheveux blonds pour être dans l'ambiance.

Les magasins ont ajouté un article à ceux qu'ils offrent. C'est la Croix-de-Fer. On la voit partout . dans la boutique du marchand de cigares où elle étale ses branches sur les boîtes multicolores ; dans l'étalage du maroquinier où elle est collée,

imprimée, gaufrée, repoussée sur tous les objets en cuir ; dans les papeteries qui l'offrent sous forme de calendriers de guerre, sous forme de blocs-notes, comme pendentifs aux crayons, aux plumes, comme ornement aux buvards. Partout, vous dis-je, elle règne comme une obsession. Le kaiser, sa femme, ses fils, ses brus, son gendre, ses neveux, ses cousins et les cousins de leurs cousins la distribuent à corbeilles que veux-tu ! Dans ses déplacements, la femme du kronprinz, cette brune princesse Cécile aux yeux toujours étonnés qui semblent regarder quelque chose qui passe, en emporte dans ses malles, mêlées à ses robes. Dans un grand geste de semeur, on la répand comme une graine sur toute l'Allemagne. Les hommes la portent à leur chapeau, à l'endroit où ils mettaient jadis une plume de geai ou le petit pinceau à barbe que vous savez. Les dames l'étalent sur leur corsage ou se l'épinglent sous le menton ; les enfants même la portent sur leur casquette. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer : ou l'extraordinaire instinct moutonnier de ce peuple, ou l'outrecuidant orgueil qu'il manifeste dans son culte pour le sinistre emblème.

Dans la Friedrichstrasse, les vitrines du *Lokal-Anzeiger* s'adornent d'une carte de géographie d'imposante envergure. La position des armées y est indiquée au moyen de cordonnets dont la couleur rappelle la nationalité des belligérants. Du côté

russe, le cordon allemand, écrasant Varsovie, pousse un triangle menaçant sur la ligne de Petrograd ; les Allemands auraient conquis toute la Pologne russe, seraient à Varsovie et marcheraient sur la capitale !...

Du côté français, le cordon rouge-blanc-noir part de Bâle, emprisonne les Vosges, englobe dans ses replis Belfort, Epinal, Verdun, avale Reims, descend plus bas encore, vers Compiègne, puis remonte légèrement pour filer d'un trait droit sur Calais, qu'il morcelle déjà !...

Et du côté autrichien, le cordon jaune et noir bouscule les Russes, les boute hors de la Galicie, reprend Lemberg et pousse une pointe hardie sur Proskurof et la ligne de Kief ; en Serbie, le cordon jaune et noir s'est non seulement emparé de Belgrade, mais il foule hardiment le sol serbe dont il ne reste plus grand'chose, un petit carré autour de Nisch. Et en Turquie, le cordon rouge va déjà de la mer Noire à la Caspienne !

Cinq cents personnes au moins stationnent devant cette carte et l'étudient, et l'approuvent, et l'admirent.

* * *

En temps ordinaire, les restaurants et les brasseries, tant à Berlin qu'à Munich ou ailleurs, offrent aux gens qui éprouvent le besoin de se nourrir, des portions d'une ampleur intéressante. Mais aujour-

d'hui, si le prix n'en est pas augmenté, par contre, la portion a diminué de moitié, et c'est avec un certain émoi que je contemple mon escalope. Certainement, si j'avais l'appétit d'un Allemand, ce serait maigre ! La fille qui m'a servi, une grosse réjouie, me regarde d'un air amusé. Et elle m'explique que la viande a un peu augmenté, mais que ça ne fait rien puisque c'est toujours le même prix sur la carte. Personne ne se plaint; on n'a même pas l'air de s'en apercevoir. Par bonheur, on n'a pas augmenté la bière. Quelle catastrophe on a évitée ! L'augmentation de la bière : on pourrait dire que c'est la fin de tout !...

La promenade Unter-den-Linden est assez animée malgré le froid humide ; beaucoup d'équipages, quelques autos dont la fumée a une odeur nauséabonde. Voilà un attroupement près de la statue de Frédéric-le-Grand. On a placé autour du socles six canons belges et la foule les examine inlassablement. Des colporteurs vous offrent des cartes représentant cette exhibition de trophées ; ils sont insinuants et tenaces et quelque peu autoritaires, bien que mal vêtus ; la recette est pour la Croix-Rouge, aussi se croient-ils permis de vous imposer leur camelote.

Devant le palais du prince impérial, on a exposé deux 75 français, dont les pare-balles tordus et bosselés attestent qu'ils furent à la bataille. Plus loin, sous les fenêtres du prince Eitel, on a placé

deux mitrailleuses russes posées sur leurs petites roues comme des bêtes sournoises.

Mais c'est devant le palais impérial que la foule s'attarde le plus volontiers ; il y a là quatorze canons belges et russes. Du matin au soir, d'innombrables Berlinois les viennent admirer. Des pions à cheveux gras et à lunettes y conduisent les élèves des écoles et leur font doctement de graves leçons sur la guerre ; les élèves les écoutent sans bien comprendre, semble-t-il, mais s'amusent à caresser la volée grise des canons. Et quand les pions ont fini, toute la bande, en rangs et en tapant du talon, continue sa promenade vers la statue du vieux Fritz, où une autre leçon tombera, non moins doctement, de la bouche des pédagogues.

Ah ! ils ne perdent pas de temps, en Allemagne, pour former de nouvelles générations de soldats ! Toute l'éducation des enfants est empreinte du culte de la force et du sentiment de la domination.

A peine sortis des langes, on leur colle sur la tête une casquette plate, on leur donne un fusil, une trompette ou un sabre et on leur apprend à jouer au soldat.

En ce moment, les pions organisent des batailles entre deux camps : Français contre Allemands ; mais comme les enfants ne veulent pas être les Français parce qu'ils sont toujours battus et que ce n'est pas drôle, les pions ont imaginé que tous ceux qui seraient punis seraient obligés de « faire »

les Français ; c'est une dure punition, paraît-il. Parfois, on rencontre ces écoliers en bandes, armés de leurs jouets guerriers et qui défilent dans les rues en chantant la *Wacht am Rhein*.

Le soir tombe vite sur Berlin, et les rues s'illuminent. Entrons au Kaiser-Kaffe ; allons lire les journaux allemands ; allons entendre les récits de victoires allemandes, en buvant du « kaffee » allemand dans des tasses allemandes, cependant que de vrais Allemands fument des cigares allemands et vous soufflent au nez une fumée allemande !

LE VENTRE ALLEMAND

Berlin, novembre 1914.

Le Kaiser-Café est le lieu de rendez-vous ordinaire des gros bourgeois de la Friedrichstrasse, d'officiers de toutes armes, de riches oisifs et de bourgeoises, qui y viennent boire un verre de bière entre deux achats dans les grands magasins. Les habitués ont leur table, et les garçons leur gardent jalousement ces places d'élection. Parmi les consommateurs, il y a « ces dames » huppées, élégantes et presque trop parfumées, qui restent assises de longues heures devant un thé ; parfois, elles sont deux, trois ensemble. Elles gardent une attitude prude et réservée et s'expriment avec dignité.

La vaste salle est pleine, et la fumée, hélas ! est intense. Trois vieux messieurs, me voyant seul assis près d'une table, s'approchent et me demandent poliment la permission de s'asseoir. Cette courtoisie, qui contraste si étrangement avec l'ordinaire brutalité allemande, m'a toujours vivement frappé.

Je m'enfonce dans les tas des manteaux suspendus derrière moi pour leur faire place, et les trois vieux messieurs s'assoient et continuent une conversation commencée, comme si j'avais cessé d'exister. Mes voisins doivent appartenir au grand commerce; ils ont des trognes bien nourries, des vêtements cossus et des gemmes aux doigts. Ils sont décorés et portent, à la boutonnière de leur veston, une espèce de cravate multicolore d'une ampleur un peu ridicule. Ah! la modestie du petit ruban rouge ou de la minuscule rosette!

J'écoute involontairement leur conversation. D'ailleurs, ils ne paraissent nullement se douter que je les entends. Ils parlent du prix maximum que le gouvernement vient de décréter pour le blé et les pommes de terre. Cette décision du gouvernement est, à leur avis, une mesure imprudente et maladroite; elle aura pour effet immédiat d'affamer rapidement le petit peuple, dont les réserves sont maigres. Elle déclanche la spéculation et provoque la disparition des stocks escamotés par les gros producteurs, qui entendent profiter de la prime mensuelle par hectolitre. Mais voilà, tous ces gros producteurs du Brandebourg, de la Prusse orientale, de la Silésie, de la Posnanie, tous ces propriétaires d'immenses domaines sont membres ou parents de membres de la Chambre des seigneurs et comme tels ont voix prépondérante dans les décisions du gouvernement. C'est à leur profit que le décret du

prix maximum des pommes de terre a été rendu. C'est sans doute pour les indemniser des sacrifices qu'ils ont dû consentir lors du vote de l'impôt de guerre; ils reprennent d'une main ce qu'ils ont dû lâcher de l'autre. Charité bien ordonnée....

A propos du blé, le gouvernement s'est trouvé acculé et il a dû céder à la pression des grandes banques de Francfort; elles possèdent toutes les réserves et la prime de 1 mark 50 par quintal et par mois n'est pas à dédaigner. Et comme ces banques sont les soutiens les plus sûrs de la Banque d'empire que son découvert de deux milliards et demi pourrait bien embarrasser un jour, malgré tout l'or dont on prétend qu'elle dispose, le décret du prix maximum est une compensation.

Est-ce que l'Etat n'aurait pas dû s'emparer des stocks au lieu de favoriser quelques gros *Freiherren* ou quelques richissimes banquiers? Oui, mais tous ces messieurs, comtes ou banquiers, sont tabous; défense d'y toucher; tant pis pour le petit ouvrier qui n'aura pas de *kartoffeln* ou de pain... qu'il mange de la brioche!

Mes trois vieux, à la boutonnière encravatée, s'indignent avec tranquillité. Leur pitié pour le pauvre prolétaire ne paraît pas sincère; ne serait-ce pas plutôt de la jalousie de commerçants qui voient avec dépit des confrères mieux partagés? Je ne le veux point rechercher.

Et voici que l'un d'eux, après avoir vidé son

verre, tend un doigt vers ma cravate qui s'orne d'un écusson.

— Eh bien, me dit-il, qu'est-ce qu'on pense de nous, en Suisse?

Le léger accent que je possède les fixe aussitôt.

— Ah! vous êtes un Welsche, vous? Vous en tenez pour la France, sans doute?

— J'en tiens pour tous ceux qui se battent et qui sont malheureux.

Cette réponse ambiguë ne leur déplaît pas, mais ils insistent. Est-ce que les Suisses sont pour les Allemands ou pour les alliés? Est-ce que les Suisses admettent enfin que tout ce que disent les Français, les Anglais et les Russes est faux et que seul le grand quartier général allemand dit la vérité, la vraie vérité allemande? Est-ce qu'on commence à admettre la légitimité de la violation de la Belgique par les Allemands, puisqu'on sait, maintenant, que la Belgique était d'accord avec la France et l'Angleterre pour déclarer la guerre à l'Allemagne?

— En Suisse, on a grande pitié pour les pauvres Belges et on fait ce qu'on peut pour leur venir en aide.

— *Ya*... mais les Belges ne méritent pas de pitié.

— Et pourquoi donc?

— C'est leur faute.

— Oui, je sais; vous leur reprochez d'avoir refusé le passage à vos troupes. C'était leur droit de neutres.

— Ils ont tiré sur nos troupes.

— Est-ce bien vrai? Si même c'est vrai, ils ont eu raison. Essayez un peu d'entrer en Suisse et vous verrez si le peuple tout entier, hommes, femmes, vieillards, enfants, tous, ne se lèveront pas pour vous frapper avec les haches, avec les fourches, avec les faux, s'ils n'ont pas de fusils.

J'ai mis quelque vivacité dans cette affirmation, et un froid règne, un instant. Mais je poursuis, changeant de sujet :

— Est-ce vrai, dis-je, que le cuivre devient rare? On le cote bien cher, aujourd'hui ?

— Rare... oui, un peu. C'est la faute à ces « maudits » Anglais. Cent cinquante marks, trois fois plus qu'avant... Mais attendez; vous ne savez pas ce dont le peuple allemand est capable. Le cuivre est rare, eh bien, le gouvernement en aura tant qu'il voudra. Dans toutes les grandes villes de l'empire, les commerçants ont offert tout le cuivre qui garnit les devantures des magasins, les plaques, les barres, les colonnettes, les torsades, les supports. Du cuivre, il y en aura, monsieur.

Oui, sans doute, une goutte d'eau dans la mer.

Et je continue à questionner à propos du nitrate que le Chili ne peut plus envoyer et dont les fabricants d'explosifs ont grand besoin; à propos du coton et de ses déchets, indispensables pour la préparation des poudres, et dont la fourniture par l'Amérique ou l'Egypte est devenue impossible; à

propos du brome et de la potasse; à propos de la laine, du drap...

Mes bourgeois paraissent un peu gênés; cependant, ils « affirment » que le pays a tout ce dont il a besoin, qu'il n'attend rien de l'étranger, qu'il peut, au contraire, fournir des vivres aux neutres, du charbon aux Suisses, par exemple, et que le blocus de la mer par les « infâmes » Anglais n'a aucune importance. La guerre atteint évidemment le commerce d'exportation, mais, quand la guerre sera finie, l'Allemagne triomphante fera payer bien cher aux Anglais les petits ennuis qu'elle aura dû subir. Et l'un des vieux termine l'entretien d'une voix rogue :

— *Uebrigens kœnnen Neutralen an den Dingen nichts verstehen.* (D'ailleurs, les neutres ne peuvent rien comprendre à ces choses.)

Ils se lèvent, mécontents, me saluent et s'en vont.

Et tout à coup j'aperçois, tranquillement installé devant son thé, un Français, un vrai, un authentique Français, plus que cela même, un Parisien, qui, jadis, représentait en Allemagne une grande maison française; je ne dis pas quelle maison, on comprendra pourquoi. Je me précipite :

— Qu'est-ce que vous faites ici? Vous n'êtes donc pas interné, fusillé, mort?

— Mais non, mais non ; j'ai des immunités. Mes amitiés avec plusieurs grosses légumes, à qu

j'ai fourni... ce que vous savez... me valent la liberté dont je jouis ici. Nos intérêts m'obligent à rester. D'ailleurs, me laisserait-on partir ? Je vais tous les quinze jours au bureau de guerre de la préfecture de police faire timbrer ma feuille, et c'est tout. On me laisse bien tranquille. Mais donnez-moi vite des nouvelles de France. Les journaux allemands me rendent malade.

Je m'empresse de le satisfaire. Il est heureux de savoir enfin que la France existe encore et que, malgré les journaux allemands, elle a une bonne et fière armée, qui tient tête solidement aux troupes de l'empereur.

Les impudents détenteurs de la « vérité allemande » en arrivent à faire croire aux étrangers eux-mêmes que l'Europe a cessé de vivre et que l'Allemagne accumule les triomphes.

* * *

Le peuple allemand tout entier est certain de la victoire, de l'invincibilité de l'armée, de la pureté, de la sainteté même de la cause qu'elle défend. Si l'exercice de la liberté a développé chez les nations républicaines le sens de l'individualité qui favorise l'éclosion des initiatives et développe les énergies particulières, le caporalisme allemand a donné au peuple une âme collective qui ne s'émeut qu'au souffle venu d'en haut. Le chimiste Ostwald y voit l'affirmation d'une supériorité que notre culture

latine ne peut ni comprendre ni tolérer. Il est concevable qu'avec sa mentalité apprêtée, le peuple allemand participe, dans une confiance aveugle, au concept de ses dirigeants et qu'il admette pour vérité évangélique tout ce qui lui vient des sphères ultra-terrestres où règnent son empereur et ses ministres. C'est pourquoi l'Allemand est sincère lorsqu'il affirme que seul le grand état-major proclame la vérité, alors que les alliés ne publient que mensonges ; lorsqu'il prétend que seule l'agence Wolff annonce des faits précis et véridiques, et que les journaux « ennemis » sont des *Lugenfabrik* (des fabriques de mensonges) ; lorsqu'il soutient que l'Allemagne avait le droit de violer la Belgique puisque celle-ci avait un traité secret avec l'Angleterre. Aucun argument n'est capable de le convaincre ; lui seul a raison et tous les autres peuples mentent. Aussi peut-on admettre sans étonnement que le peuple soit aussi ardemment convaincu que l'Allemagne sera victorieuse, même si le monde entier se dressait contre elle.

Cependant, malgré l'unanimité de ce sentiment, qui ne laisse aucune place au doute ou au découragement, il est certains milieux où l'on murmure à voix basse, et où se répète bien souvent, depuis quelque temps, une phrase que j'ai entendue sans surprise :

— *Wie lange wird's dauern ?* (Combien de temps cela va-t-il durer ?)

C'est tout là-bas, aux confins des faubourgs, dans l'Aubervilliers berlinois. Les rues sont droites, propres, larges, les maisons neuves et bien construites ; mais la misère y règne. Le chômage a vidé les usines, et le peuple d'ouvriers et d'ouvrières qu'elles faisaient vivre demeure inoccupé, avec la perspective de la faim prochaine.

Sous les portes, des femmes, entourées d'enfants, parlent de la guerre ; elles lisent entre elles les lettres reçues du front ; elles se plaignent de la rareté du pétrole ; de l'annonce faite par un épicier qu'il n'a plus de pommes de terre ; de la rigueur des propriétaires qui ne veulent accorder aucun délai ; des services du gaz, qui coupent impitoyablement la fourniture au moindre retard ; de l'ennui des longues stations au bureau de guerre pour toucher la maigre indemnité qu'on leur jette comme une aumône...

Et la phrase revient, navrante, obstinée, dans leurs tristes lamentations :

— *Wie lange wird's dauern ?*

Elles la prononcent à voix basse, comme une chose défendue, en jetant autour d'elles des regards soupçonneux.

Et dans les brasseries enfumées, autour des tables ruisselantes de bière, les hommes, après les discussions stratégiques, se regardent d'un air las et soupirent :

— *Wie lange wird's dauern ?*

L'argent est rare ; l'ouvrier allemand n'est pas économe par nature, et les épiciers ne font pas de crédit parce que leurs marchandises s'épuisent et qu'ils ont des difficultés à les renouveler à cause du décret du prix maximum qui a fermé toutes les portes des réserves. Plus de pommes de terre dans le quartier et le pain est une affreuse galette ; plus de pétrole, plus de riz, plus de *nudeln* (macaroni) ; les riches ont dévalisé les magasins. Que va-t-on devenir ?

Et voici que la Prusse orientale jette dans les villes ses réfugiés par milliers !...

HAMBOURG-LA-MORTE

Hambourg, décembre 1914.

Sur les campagnes jaunies, silencieuses, le brouillard traîne ses loques ; la vapeur de la locomotive enveloppe les wagons et pose des voiles blancs, impénétrables, sur les glaces embuées des compartiments. Le train file, rapide, vers le nord.

Le soir tombe, à l'arrivée, malgré l'heure encore diurne ; le brouillard fait une nuit hâtive. Il est mouillé glacé, pénétrant ; les rues sont humides, comme après une grande pluie ; les passants se hâtent, le nez enfoui dans leur foulard. Il pèse quelque chose de lugubre sur cette ville ordinairement joyeuse et vibrante.

Et je me rends compte, après quelques tours dans les rues, que cette tristesse tombe du ciel noir. On a restreint l'éclairage, et la lumière qui lutte contre le brouillard terne laisse les rues et les places dans une demi-obscurité pleine d'angoisse.

A l'hôtel, je suis presque seul dans l'immense salle à manger. Où sont-elles les foules qui jadis

entouraient ces tables aux nappes fraîches ? Où, ces bons bourgeois qu'une nourriture copieuse emplissait de bien-être et de gaieté, et qui, en levant leurs grands verres de bière blonde, échangeaient, d'un groupe à l'autre, des compliments... *Prosit ! Gesundheit !* Où, ces garçons affairés courant entre les tables, les bras chargés de plats ? Où, ces filles au lourd corsage, apportant à bout de bras les verres de bière au flanc bombé ou les longues flûtes de cristal ? Ce soir, c'est un silence pesant, dans le restaurant trop doré où les globes électriques restent éteints.

Dans un angle, un couple de vieilles gens mange sans lever les yeux. Et je suis seul à cette table, avec la lumière crue d'une ampoule qui brille au-dessus de ma tête, cependant que le reste de la salle demeure plongé dans une pénombre mystérieuse. Le garçon, assis dans un coin, somnole en attendant que d'un doigt discret je l'appelle. Le silence de la rue, qu'interrompt de temps en temps le grincement des roues d'un tram sur les rails, répond au silence de l'hôtel ; la rue est vide ; la maison est vide ; on se croirait dans quelque petit trou de province où la vie s'éteint à la nuit.

Cela devient une obsession qui abrège mon repas. J'ai besoin de lumière et de bruit pour dissiper le spleen qui me gagne. Je vais par les rues, cherchant les coins de lumière. Je longe les quais de

l'Alster ; pas de promeneurs dans ces larges avenues ; à peine quelques silhouettes qu'on distingue mal et qui se hâtent sous la bruine. Me voici devant le lourd et monumental « Hamburger-Hof », le grand hôtel aristocratique où decendent les princes, les officiers... et les commis-voyageurs en cigares.

Les globes de la chaussée illuminent le bas de la façade, mais le haut demeure obscur et fermé ; seule, une petite lumière brille au sommet de la maison.

Voici le grand « Alster-Café », célèbre dans toute l'Allemagne pour sa situation unique sur l'Alster, ce petit lac au milieu de la ville ; célèbre aussi pour son orchestre, sa cuisine « française », ses vins « français » et son café. On s'y donne rendez-vous de tous les coins de l'empire ; à Hambourg, pas besoin d'adresse : on est certain de se rencontrer à l'Alster. Près de l'entrée, il y a une grande vitrine où l'on expose les lettres venues de toutes les parties du monde.

En été, ce café est un séjour charmant ; en été et en temps de paix, on y coule doucement d'agréables heures ; les eaux calmes de l'Alster réfléchissent le ciel bleu et les nuages ; d'innombrables petits bateaux et des « mouches » rapides se croisent en tous sens. Des cygnes arquent leur long col et gonflent leurs ailes le long des rives. Et quand le soir descend, les roses et les violets du ciel

incendient l'eau paisible et mettent des plaques intenses de couleur sur les façades sculptées des maisons.

Mais ce soir ! Il règne un malaise indéfinissable dans ses salles ornées, malgré la lumière ; les consommateurs, clairsemés, parlent entre eux à voix basse, chuchotent, avec des regards furtifs, comme s'ils disaient des choses défendues. D'autres demeurent immobiles, silencieux, indifférents. D'autres encore lisent interminablement des journaux. L'orchestre semble assoupi et sa musique ne parvient pas à secouer l'inquiète immobilité du lieu.

L'ennui déborde de partout ; on se sent irrésistiblement envahi par la lassitude, par le besoin d'échapper à cette tristesse qui étreint et qui augmente à mesure que s'écoule le temps. Dans la rue, le brouillard semble plus épais, plus humide, plus endeuillé ; on marche vite et le bruit des pas résonne comme un son étrange sur l'hôtel vide dont un concierge lent et triste m'ouvre la porte.

Tous les Français qui ont vu Hambourg peuvent l'attester : il règne dans cette ville une activité dont on a rarement un autre exemple. Il suffit de descendre vers le port pour en garder l'inoubliable impression. Ce large fleuve, l'Elbe, aux eaux grises que fouillent constamment des hélices ou des rames, contient une intensité de vie qu'on ne s'imagine pas aisément si on ne l'a vue.

D'immenses docks en briques rouges, aux clo-

chetons élancés, bordent les deux rives ; il en vient, du matin au soir, un bourdonnement énorme fait du grincement des poulies chargeant et déchargeant les navires ; des appels et des cris d'un peuple de débardeurs ; des sifflements de la vapeur qui actionnne les treuils ; du choc des caisses et des ballots qu'on arrime dans les cales ou qu'on range sur les quais. C'est une rumeur obsédante et formidable, colorée, pleine de gaieté, qui monte du fleuve avec les nuages blancs de la vapeur ou les fumées sombres des navires : cela emplit tout le ciel, et sur la ville planent toujours des nuées grises que la brise disperse au loin. Parfois, surgit le corps immense d'un navire au milieu de l'eau troublée. C'est un paquebot qui arrive, haletant, traîné par les petits remorqueurs ; ou bien c'est un grand transatlantique qui part, avec ses oriflammes aux mâts et le grouillement des passagers sur les ponts. Et sans cesse, des barques légères glissent sur l'eau qui frissonne ; de petits bateaux à vapeur vont d'un bord à l'autre, chargés à couler. De lourds chalands noirs passent à la file d'une allure pesante. Des bateliers invitent les touristes, du geste, à visiter le port dans leurs bachots qui fleurent le goudron et la saumure. La cloche des petits transbordeurs tinte sans arrêt et par-dessus cette gamme colorée passe, avec une brutalité rageuse, le hurlement des sirènes dont l'appel violent a quelque chose de plaintif, de douloureux et d'agressif tout à la fois.

L'intensité de vie qui monte de l'Elbe vous absorbe peu à peu ; on ne peut s'éloigner ; on vibre avec le tintement des plaques de métal, heurtées quelque part, avec les cris des ouvriers, avec le son des cloches d'appel, avec les sifflements qui se croisent dans l'air, avec cette rumeur puissante qui passe sur l'eau grise, s'enfle soudain, rejaillit d'un bord à l'autre et qui suit dans sa progression lente la marche des grands navires portant aux horizons lointains les couleurs allemandes.

Et sur son piédestal de granit, figé dans sa pose de preux germanique, le Bismarck géant regarde, du haut de sa colline, le port trépidant, enfumé, dont les clameurs montent à lui comme un hommage.

* * *

Aujourd'hui, c'est la mort! C'est la mort et le silence, sous le baiser humide de la bruine.

Dans les petites rues qui bordent le fleuve, qui courent, étroites et tortueuses, avec des méandres bizarres entre les murs décrépits des vieilles maisons, c'est le silence et la tristesse. Des ouvriers, des vieux à barbe grise vont lentement le long des quais, désœuvrés, et poursuivent une promenade qui trompe leur ennui. Les innombrables estaminets qui dressent, comme des trognes joyeuses, leurs façades et leurs enseignes en face de l'eau, ont beau se faire inviteurs avec l'éblouissement des

flacons derrière leurs vitres, il n'y vient plus la foule des marins qui, jadis, faisaient trembler les murailles quand ils hurlaient leurs chansons à boire. On n'y voit plus d'Anglais secs et tranquilles, qui buvaient le gin et le whisky en fumant leurs pipes courtes; plus d'Américains aux traits durs, maigres et rasés, dont les querelles étaient illustres; plus de Français bruyants; plus d'Italiens amateurs de filles et de musique; plus d'Espagnols, plus de Suédois, plus de Russes....

Sur les chaises au bois dur, quelques vieux demeurent affaissés devant une cruche vide, à parler de la guerre, des jeunes gens qui sont là-bas, au front, des espoirs inouïs donnés par les journaux. Et les heures passent dans une somnolence tiède, sous l'œil navré des cabaretiers.

L'eau calme de l'Elbe coule lente, lente, entre les docks déserts aux baies vides. Les grues dressent de longs bras inoccupés dans le brouillard; les barques oscillent doucement au long du quai, leurs rames inutiles couchées dans le bateau. Et les petits vapeurs qui faisaient pour dix pfennigs le tour du port et charriaient des caravanes de touristes, les petits vapeurs demeurent ancrés côte à côte comme des chevaux paisibles dans l'écurie endormie. De temps en temps, l'un d'eux s'éloigne, fait sa course presque à vide et revient, seule animation sur le désert de l'eau.

Là-bas, où la brume s'épaissit, quelques masses

noires, des paquebots, survivants de l'immense désastre. Les autres, ceux qui couraient les mers, ne reviendront plus dans leur Elbe. L'Anglais a mis sur eux les griffes du léopard. Et ceux qui reposent à présent, au fond de la mer, avec un coup de torpille dans leur flanc! Et ceux que des mines sournoises ont atteints! Et ceux qui se cachent, anxieux, chez les neutres, chez l'Américain, chez l'Italien, avec la crainte quotidienne que le neutre ne devienne, demain, l'ennemi!

Ils sont là-bas quelques-uns sous la brume, derniers témoins de la splendeur passée et des jours heureux; leurs mâts se dressent, tristes dans le ciel froid; aucune flamme ne les anime; aucune fumée ne s'échappe de leurs cheminées. Ils dorment sous le ciel mort, dans un abandon navré, et l'eau coule lente et calme, l'eau de l'Elbe déserte entre les docks fermés.

Plus de bruit! Plus de sifflets! Plus de sirènes! Plus de rumeur! C'est la mort et le silence sous le baiser humide de la bruine....

Mais dans la ville, le commerce local ouvre encore les magasins, et comme toujours, les gens vont et viennent, marchandent, achètent et passent avec leurs paquets. Il faut bien vivre, malgré tout. La ruine du port est immense, irréparable, c'est vrai. Les armateurs ont tout perdu; les grandes compagnies ont vu s'effondrer leur puissance. Les assureurs sont aux abois, et pourtant, il faut vivre,

et la vie continue. Mais c'est la vie sous un ciel de tristesse, que n'anime plus le sang vigoureux qui venait du port, jadis....

Et cette vie qu'il faut subir a mis de la mort dans d'autres coins de la ville. Le quartier de Sanct-Pauli, jadis le quartier du plaisir, de la joie, de l'amour et des jeux, le quartier de Sanct-Pauli est plus mort que la mort. Cette avenue élégante est déserte comme le port. Fermés, les musics-halls aux salles dorées, aux bars étincelants ; fermés, les restaurants et leurs « chambres séparées » ; fermées, les boutiques où l'on vendait de tout et du vin. Quelques obstinés gardent encore ouvert l'huis de leur temple, mais c'est en vain qu'ils attendent le client ; l'avenue est vide, comme le port.

Et là-bas, à Altona, chez Hagenbeck, où l'art d'un savant et l'audace d'un homme d'affaires ont créé, sous le ciel du nord, un coin des régions tropicales, c'est aussi le silence. La merveilleuse ménagerie a perdu ses élèves les plus beaux, échoués lamentablement en Suisse, dans les neiges du Jura neuchâtelois. Les parcs sont vides; les montagnes artificielles n'ont plus de tigres ni de lions, et les promeneurs ne viennent plus.

La bruine tombe, plus fine, plus glaciale ; le brouillard s'épaissit sur l'Elbe silencieuse. Sur la ville, il y a un lourd voile noir de torpeur et de tristesse, un voile sinistre de deuil et de désolation.

Le port est mort; l'Elbe est déserte, et du haut de son piédestal de granit, appuyé sur un glaive de pierre, figé dans son attitude de preux germanique, le Bismarck géant ouvre ses grands yeux vides sur l'Elbe désolée et sur Hambourg-la-Morte.

DE ZOSSEN A DRESDE

Genève, décembre 1914.

AVANT mon départ pour l'Allemagne, l'éminent président du bureau international de la Croix-Rouge, M. Gustave Ador, m'avait dit : « Essayez d'approcher d'un camp de prisonniers ; essayez d'apprendre s'ils sont traités avec humanité, s'ils sont bien abrités et s'ils ne souffrent point de rigueurs inutiles. » Mais alors les relations entre le bureau international et les gardes-chiourmes allemands étaient encore tendues et je n'avais aucun mandat officiel. Aussi, impossible de visiter un camp, et, pour ma sécurité personnelle, je ne pouvais me hasarder à passer outre aux défenses sévères qui en interdisent l'approche. Je dus me borner à quêter des informations dans divers milieux. Je dois à la vérité de proclamer l'unanimité des échos affirmant que les prisonniers de guerre français, anglais, belges ou russes ne subissent pas de mauvais traitements, qu'on leur donne le nécessaire pour assurer leur existence, qu'ils habitent des baraquements où le froid ne les

atteint pas, et qu'en somme, si leur sort n'a rien d'enviable, ils ne sont pas l'objet d'une malignité persécutrice, comme on le croit trop volontiers.

Le ministre de Suisse à Berlin, M. de Claparède, a bien voulu me confirmer les affirmations recueillies.

En arrivant près de Munich, j'avais vu, sur la voie, des prisonniers français, des coloniaux ; ils étaient occupés au déchargement des wagons. Les prisonniers travaillent, en effet ; ils trompent ainsi l'ennui de la captivité ; ils touchent un salaire, infime il est vrai, mais qui leur permet cependant de s'offrir, à la cantine, quelques douceurs. D'ailleurs, ils ne sont point obligés au travail ; on ne les traite nullement comme des forçats, et ceux que leur inclination ou leurs forces affaiblies n'incitent pas aux mouvements violents se promènent, les mains dans les poches, en rêvant.

J'ai vu de près le grand camp de concentration de Zossen, situé à une heure de Berlin. Je n'ai pu pénétrer dans l'enceinte, ni parler aux prisonniers ; mais je les ai vus, les pauvres, à quelques pas ; leur cité comporte un certain nombre de baraquements, une vingtaine peut-être, placés régulièrement à côté les uns des autres, séparés par de larges avenues. Le camp est entouré d'une palissade ; il a une forme carrée et occupe une superficie d'environ dix hectares. Les baraquements sont en bois ; une toile grise les recouvre entièrement,

et la construction de ces abris a été prévue pour qu'ils puissent résister aux grands froids de la région.

Des baraques de petits marchands sont installées à proximité du camp. Un de ces commerçants, qui vend du jambon, m'affirme que les prisonniers ont tout ce dont ils ont besoin pour leur hygiène, eau froide et chaude, savon, et que leur nourriture est exactement celle du soldat allemand. Mais, hélas ! on sait comment il est nourri, le soldat allemand, et il est probable que l'article nourriture est le point sombre de la condition des prisonniers.

La garde du camp est assurée par des soldats qui se promènent, roides, le fusil sur l'épaule ou sous le bras. Des officiers viennent de temps en temps jeter un coup d'œil le long des palissades et regagnent leur auto qui stationne non loin de là. Le camp est placé sur un terrain sablonneux, qui s'élève en pente douce vers la forêt prochaine ; d'un côté, il borde la voie ferrée. Il paraît bien organisé. La propreté extérieure est méticuleuse.

Quel saisissement de voir les pantalons rouges en arrivant du train ! Et comme il faut se faire violence pour résister au désir de leur crier : « Bonjour, bonjour, petits soldats de France ! Espérez, la délivrance viendra bientôt ! »

* * *

Dresde, comme Berlin, n'a guère changé de physionomie. J'ai pris le tramway pour Blasewitz, où je voulais voir un ami, jeune confrère allemand. Il neigeait et les rues étaient mouillées. Beaucoup de monde, beaucoup de parapluies. A Blasewitz, faubourg de Dresde, où vit, dans de petites maisons tranquilles, une population de modestes bourgeois, je ne rencontrai pas mon ami. Il appartient au landsturm non exercé et pensait n'être point appelé. Mais depuis deux jours, et malgré ses yeux malades, il est encaserné. Je fus le voir à Neustadt; son contingent, fort de quatre cents hommes, occupe la salle de bal d'un établissement d'été. Mon ami portait le costume de travail des recrues allemandes; il était très las. On éveille les recrues à cinq heures et demie du matin; on leur apprend le pas de parade, et cela leur donne des douleurs lancinantes dans les muscles des cuisses; on leur apprend à marcher en formation de troupes; on va leur mettre un fusil dans les mains et dans *six semaines* ces presque-soldats partiront pour le front. Je rapporte fidèlement l'affirmation d'un soldat. Ceci ne veut point dire que l'Allemagne soit à court de troupes; c'est un symptôme, simplement.

J'ai vu aussi, dans les rues de Dresde, des détachements de landsturm composés d'hommes mûrs. Pourquoi les Allemands se défendent-ils tant quand la presse étrangère publie ces mots : « hommes mûrs » ? Sans doute, ces soldats n'étaient point

dəs vieillards ; ils se tenaient droit et marchaient d'un pas solide; mais ce n'étaient pas non plus des éphèbes, au contraire ; leur poil gris démentait qu'ils fussent de première et même de seconde jeunesse. Ces hommes appartenant aux formations de réserve destinées au service intérieur, avaient une allure lente, alourdie par le sac, le manteau et les bottes pesantes ; ce ne sont plus des soldats pour les batailles, pour les longues marches, pour les manœuvres exténuantes. Le bruit court qu'eux aussi partiront pour le front. C'est un Hollandais qui me l'a affirmé. Il m'a dit aussi son sentiment sur la valeur réelle des Zeppelins. Le peuple, à qui on a raconté tant de... contre-vérités, le peuple croit aussi dur que le fer à son armée de croiseurs aériens. Il la dote de capacités merveilleuses et ne doute pas un instant que l'Angleterre ne doive trembler de la voir arriver, un beau jour, dans le ciel de Londres.

Les Hollandais, assez nombreux en Allemagne, n'ont jamais caché jusqu'à présent leur sympathie pour leur grande voisine. Mais c'est le propre de l'Allemand de s'aliéner ses meilleurs amis par la brutalité de ses procédés et la méprisante attitude qu'il adopte à l'égard des peuples qui l'environnent. Depuis le début de la guerre, les idées des Hollandais ont bien changé ; d'un bout à l'autre du pays de Sa Gracieuse Majesté ne règne plus qu'un sentiment : la sympathie pour les alliés et l'espoir dans

leur victoire. Ils ont compris, les bons et honnêtes Néerlandais, que la victoire allemande leur coûterait l'indépendance et la liberté. Le sort de la Belgique, en touchant leur cœur, leur a ouvert les yeux. Aussi les rapports entre Allemands et Hollandais sont-ils des plus tendus, car dans leur tranquille entêtement, ceux-ci ne cachent pas leur sympathie et la raison de leur méfiance pour les Teutons.

On n'est pas encore revenu, en Allemagne, de la surprise et de l'irritation causées par l'attitude énergique de la Hollande quand les Allemands voulurent se servir des bouches de l'Escaut pour ravitailler Anvers en troupes et en artillerie. Les canons de Flessingue rendent Anvers sans valeur pour les Prussiens. On était convaincu — oh ! l'infatuation puérile des Allemands ! — que les Hollandais ouvriraient les portes de l'Escaut toutes grandes en disant :

— Mais comment donc ! Faites comme chez vous !

Et voilà que ces marchands de beurre et de fromage se mettent en travers ! A-t-on jamais vu pareille impertinence ? L'homme au « chiffon de papier » et son impérial patron en ont dû jaunir de dépit.

Les Allemands ne comprendront sans doute jamais que la grande raison du revirement des Hollandais — sans compter les Suisses, les Danois,

les Suédois et les Norvégiens — réside dans l'injustifiable violation de la Belgique et dans le traitement que les généraux du kaiser et leurs soldats ont infligé à ce malheureux pays. Dans leur orgueil maladif, les Allemands ont compté sans la réprobation que ces actes devaient soulever chez les neutres, *chez tous les neutres,* et si aujourd'hui le nom allemand est couvert de mépris et de haine, nul ne peut s'en étonner. A quoi servent toutes les justifications dont les Allemands inondent les neutres? A fortifier ceux-ci dans leur conviction : qu'un acte légitime n'a pas besoin d'être justifié et que les efforts faits dans ce sens par l'Allemagne ne servent qu'à prouver mieux l'iniquité de sa conduite.

Je me suis un peu égaré chez les Hollandais ; je reviens à Dresde. J'espérais saisir, dans les conversations, dans les attitudes, dans les propos surpris çà et là, les signes d'un détachement possible des Saxons de la cause prussienne. Je dois avouer que rien, jusqu'ici, ne peut laisser supposer que la Saxe songe à rompre le pacte qui la lie à l'empire. La confiance dans la victoire, dans l'écrasement des alliés, dans une évolution grandiose du germanisme dominant le monde est si forte, que le Saxon demeure collé au Prussien avec une fidélité complète. Mais on peut se demander si cette fidélité résistera à l'épreuve du malheur. Mon Hollandais, qui habite Dresde depuis de longues années, est

convaincu qu'un mouvement séparatiste se produira si l'Allemagne, ou plutôt si la Prusse est vaincue. Mais c'est là l'inconnue de demain.

* * *

Et maintenant voici le train qui me ramène en Suisse. Le compartiment s'emplit ; on ne parle que de la guerre, et c'est de la bouche des voisins que j'entends cette effarante nouvelle : un Zeppelin bombarde Paris tous les jours. Ils en sont tellement convaincus que l'impossibilité matérielle du fait ne les préoccupe guère. Les journaux l'ont écrit, donc c'est vrai ; c'est plus que vrai, puisque c'est noir sur blanc !

Les stations fuient ; nous atteignons Singen, puis Gottmadingen, la gare frontière sur la ligne de Schaffhouse. Et là, un soldat qui examine nos passeports nous fait descendre. Il y a quelque chose qui ne va pas. Nous sommes une quarantaine de voyageurs devant un petit sous-officier allemand, campé sur ses jambes écartées, et qui nous parle, du haut de sa casquette, sur un ton plein de colère. Les passeports ne valent rien ; il y manque le visa du consul suisse.

Nous nous regardons. Quoi ? Le visa d'un consul suisse ? Pourquoi faire, puisque nous sommes Suisses et que nous rentrons en Suisse ? Les autorités fédérales n'exigent pas cette absurdité de leurs citoyens !

Le sous-officier, toujours plus hérissé, nous dit que c'est l'ordre, et il nous lit une déclaration de l'autorité militaire, relative aux visas. Nous comprenons enfin ; cet ordre désigne les Allemands allant en Suisse ; il ne nous concerne pas.

Mais le sous-officier ne veut rien entendre. Pas de visa sur nos passeports, défense de passer. Suisses ou non, ça ne le regarde pas ; il lui faut le cachet d'un consul suisse ; il ne sort pas de là : « Retournez à Stuttgart ! »

Retourner à Stuttgart? Quatre heures de voyage? Et nous avons raison, pourtant !

Il n'y a rien à faire ; le sous-officier, entêté et inintelligent, nous regarde d'un air furieux. Il y a des femmes avec de petits enfants parmi nous... Nous remontons dans un train qui nous ramène à Singen, où nous attendrons la correspondance pour Stuttgart.

Mais à Singen, grâce à l'un de nos amis, nous nous éclipsons ; je ne dirai point le stratagème qui nous libéra ; une heure après notre retour de Gottmadingen, nous roulions vers Winterthour, dans un train suisse.

Quel soupir de soulagement, lorsque nous arrivâmes à Zurich !

IMPRIMERIES RÉUNIES — LAUSANNE